XIX ANNEE N 6358 — LUNDI 30 MARS 1908

LA CROIX

DE ROUBAIX-TOURCOING

PARIS, VIIe
5, rue Bayard, 5,
Téléphone : 514,38 — 524,45

84, Grande-Rue, 84

85, Rue des Ursulines, 85

LILLE
15, rue d'Angleterre, 15,
Téléphone : 672

ADVENIAT REGNUM TUUM

Nous vous reconnaissons comme notre Souverain Seigneur et Maître et comme Chef suprême de la Patrie Française.

Comme à Téhéran !

—x—

Dédié à « un vieux lecteur »

Je lisais dernièrement dans la « Chronique de la Bonne Presse » que lorsque les journalistes de Téhéran éprouvent le besoin de se reposer les méninges, ils insèrent une petite note dans ce goût-ci : « Nous nous ferons un plaisir de publier les lettres que nos lecteurs voudront bien nous envoyer ». Et les lecteurs répondent avec un tel ensemble et une telle abondance, que la rédaction n'a qu'à choisir et à... élaguer pour remplir les colonnes du journal.

Je n'ai pas besoin d'avoir recours à la petite note susdite ,d'aimables correspondants m'envoient souvent des thèmes à exploiter et si je ne profite pas toujours aussitôt des idées qu'ils me suggèrent, je ne leur en suis pas moins reconnaissant et une fois ou l'autre, l'opportunité ou mon inspiration me font y revenir.

Pour aujourd'hui, comme mes collègues persans, je n'ai qu'à prendre dans mon courrier deux lettres qui me viennent des points extrêmes du département, sans avoir besoin d'y chercher une réponse, l'une répond à l'autre mieux que je ne saurais le faire.

— On voudra bien mettre les gracieusetés qu'elles renferment sur le compte de la bienveillance des auteurs. —

Voici la première, « d'une Ligueuse » :

Monsieur,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre excellent article : « Que ce soit le dernier ». En principe je suis, comme bien d'autres, de l'avis du « cher Lou », mais en pratique je fais comme Thérèse, et aux changements de saisons, c'est aussi chez moi « la braderie ». Je le fais avec regret, et vais vous en expliquer les motifs.

Toutes celles qui achètent à Paris ne sont pas des coquettes se rattrapant sur les prix de famine, afin de pouvoir, sans trop grossir leur budget, être très élégantes. Je suis une bonne mère de famille ayant déjà plusieurs enfants que j'élève de mon mieux et le plus simplement possible. Je fais grand cas de l'économie, mais ce n'est pourtant pas pour moi la raison primordiale de mes achats à Paris ; c'est une question de temps, qui, pour une mère de famille est aussi précieux que l'argent.

Or, Monsieur, vous ne vous doutez pas du temps qu'il faut passer à courir les magasins, dans notre bonne ville de X..., pour trouver ce que l'on veut sans être difficile. Rarement on trouve tout faits, à la taille des enfants, les vêtements dont ils ont besoin. Il faut donc choisir l'étoffe, décider la façon, puis, il s'agit d'essayer, et on est, en cela surtout, à la merci des couturières, qui vous font souvent attendre plusieurs jours avant de venir. Répétez cela pour chaque enfant et chaque vêtement, vous vous rendrez compte du temps que perd une mère de famille, qui serait beaucoup mieux chez elle, à garder ses enfants, qu'elle est obligée, pendant ses absences, de laisser à la surveillance d'une bonne.

Je pourrais vous citer quelques exemples typiques de ce que j'avance, ayant fait mon possible pour acheter ici des objets de première nécessité et très simples. Ce qui arrive fréquemment, c'est que les fournisseurs, n'ayant pas en magasin les objets demandés, offrent de les faire venir de Paris, avec bénéfice, ça va sans dire. Dans ce cas, n'est-il pas beaucoup plus simple que je les fasse venir moi-même à meilleur marché ?

Notre ligueuse se plaint ensuite du manque de personnel dans les magasins de la ville, de l'encombrement de clientes que cela crée et des attentes impatientantes. Ne serait-ce pas parce que là-bas, comme à Lille, certaines dames se font un passe-temps régulier de la visite des magasins, où elles tiennent indéfiniment le personnel par des simulacres de choix ou d'essayages, tandis que les clients sérieux se morfondent et parfois s'en vont ?...

Puis la lettre continue :

Vous avouerez, Monsieur, qu'il est plus avantageux, au point de vue de mes enfants et du mien, de n'avoir qu'à consulter un catalogue pendant une demi-heure environ pour envoyer sa commande, qui arrivera, satisfaisante en tous points, dès le surlendemain ? Il faudrait donc, maintenant, après avoir critiqué les acheteuses, faire aussi l'éducation des fournisseurs. Il ne tient qu'à eux qu'on ne fasse plus rien venir de Paris : qu'ils soient mieux assortis et qu'ils aient un personnel suffisant.

N'ayant qu'à me reposer aujourd'hui comme un journaliste de Perse, je passe la plume à « Une Française des Flandres » qui a su « faire l'éducation de ses fournisseurs » et qui donnera en même temps aux clientes les meilleurs avis : « Exempla trahunt » !

A Jehan d'Estréelles une disciple convaincue.

... Puisque nos idées sont si fraternelles, permettez-moi donc d'emprunter un instant la peau de mes chers concitoyens du commerce local. Merci donc, au nom de ce petit commerce que, depuis vingt ans, je vois souvent à la peine, rarement à l'honneur.

Ne cherchez pas dans quel coin de la Flandre repose la petite ville qui m'a si bien pris le cœur, que je remercie la Providence d'y avoir assis ma destinée ; mais toutes les petites villes doivent avoir des traits de parenté. Aussi je trouve, avec votre Marie-Louise, qu'il y a trop de Thérèse parmi nous, et de Thérèse qui se croient militantes. Puis-je néanmoins donner à votre Marie-Louise, comme fiche de consolation, un exemple personnel ?

Au commencement de mon ménage dans notre X..., j'étais un peu effrayée pour ma bourse, je l'avoue, de certaines majorations, et je fus bien près de succomber aux tentations de « bonnes occasions » que m'apportaient les élégants catalogues parisiens, voire même lillois, ne vous déplaise !

Armée de ces catalogues de tout genre, je suis entrée bravement chez les divers fournisseurs locaux, leur promettant ma clientèle s'ils se montraient plus « catalogues » pour mon budget et leur faisant remarquer qu'entièrement indépendants, nous pouvions acheter... où bon nous semblait.

Il y en eut bien un qui me répliqua : « Quand on est Mme X..., on ne marchande pas ! » un autre qui ajouta : « Si nous ne gagnons pas sur vous, sur qui gagnerons-nous, il y a de si mauvais payeurs ! »

Eh bien ! victoire ! Il est rare, actuellement, que nous devions faire venir quelque chose du dehors... Il nous est même arrivé d'avoir reçu par nos fournisseurs d'ici des objets qui n'étaient pas de leur fonds et qu'ils ont fait venir... sans gain.

Et que de menus services, quelle complaisance, que de gâteries pour mes enfants..., cela vaut bien certaines économies.

Puis, ne le dites pas trop haut, on me taxerait de vanité, j'y vais parfois de ma petite conférence chez mes fournisseurs : « Il faut bien laisser parler cette Mme X..., c'est une si bonne cliente ! » Et voilà comment un pauvre petit grain de sénevé, tombé dans un magasin, a germé avec succès. Mes fournisseurs en arrivent à me confier leurs soucis, leurs hésitations électorales, et cette confiance rend plus complète l'union des classes.

De mauvais journaux ont été remplacés par la bonne presse... Qui croirait que de si petites causes peuvent produire de si précieux effets !

Ligueuses-nous donc, clientes de province, pour favoriser les nôtres, chez nous. Haut les fronts sous un chapeau, qui, s'il ne vient pas de l'avenue de l'Opéra, n'en sera pas moins coquet.

Vivent nos courageuses ouvrières, lingères, couturières, nos laborieux négociants de province ; leurs fournitures sont plus saines, leurs ouvrages plus solides... Les foyers déshérités de la chère « petite patrie » retrouvant, avec des gains plus assurés, la tranquillité de l'existence, contribueront, plus que les victoires guerrières, à refaire grande la chère France.

Malgré votre délicatesse de touche, spirituel Jehan (oh ! Madame, quelle indulgence !) veuillez, par ma faute, ne pas trop dauber sur les langues féminines (je n'en ai nulle tentation !), mais encouragez-nous à garder toujours au seuil des magasins un aimable sourire, à conserver partout un abord avenant. Qu'on ne dise plus d'aucune de nous ce qui s'échappait hier des lèvres d'une humble femme sur le passage d'une bonne chrétienne : « Si elle se croit populaire, celle-là, avec ses grands airs ! »

Messire Jehan d'Estréelles, je m'enrôle plus que jamais sous votre bannière.. Excelsior.

Une Française de Flandre.

Les lecteurs seront de mes avis, il ne me reste qu'à présenter mes humbles hommages à mes gracieuses correspondantes et à les remercier de m'avoir fait partager aujourd'hui le sort enviable des journalistes persans !

Sans jeu de mots, n'est-ce pas ?

JEHAN D'ESTREELLES.

ÉCHOS

UNE INTERPELLATION DE M. GROUSSAU

L'interpellation que M. Grousseau adressera au ministre de la guerre sur la mort du soldat Lemahieu, de Pérenchies, sera discutée le vendredi 3 avril.

APRÈS LA CATASTROPHE DE COURRIÈRES

Le Comité central de secours en faveur des victimes de la catastrophe de Courrières a fait don au département du Nord :

1. D'une rente de 1.000 francs dont les arrérages sont destinés à l'entretien de bourses à l'Ecole des Maîtres Mineurs de Douai ;

2. D'une rente de 500 francs dont les arrérages sont destinés à l'entretien d'une bourse d'internat à l'Ecole Pratique de Commerce et d'Industrie à Boulogne-sur-Mer (jeunes filles).

Conformément aux intentions du Comité central de secours, ces bourses seront réservées aux jeunes gens et jeunes filles appartenant à la population minière du département du Nord et autant que possible en faveur d'orpheline.

Les demandes doivent être adressées au Préfet du Nord.

COMMISSION DEPARTEMENTALE

La Commission départementale se réunira le mercredi 1er avril à deux heures et demie de l'après-midi.

METALLURGIE

On écrit du Nord à la *Métallurgie :*

Ce qui caractérise pour le moment la situation du marché sidérurgique, c'est le manque d'équilibre entre l'activité des ateliers de construction et celle des laminoirs. Il est curieux de constater chez les premiers une marche régulière, sinon intensive, alors que les seconds chôment une partie de la semaine ou profitent de la raréfaction des ordres pour procéder à d'importantes réparations.

C'est le cas pour les usines de la Providence à Hautmont, qui ont arrêté leurs fours à puddler pour les réfectionner.

Nous souhaitons vivement que les résultats de la récente adjudication des combustibles pour l'Etat belge aient pour conséquence d'entraîner les Compagnies françaises à consentir, à bref délai, une réduction appréciable du cours des charbons de fours, permettant à nos laminoirs une amélioration de leur prix de revient.

L'adjudication du pont de Boulacq, dont la Compagnie de Fives-Lille est bénéficiaire, constitue un succès pour cette Société, dont le projet a été préféré à celui de concurrents français et étrangers très réputés pour ce genre de travaux.

La construction de ce pont nécessite l'emploi d'environ 6.000 tonnes de métal qui, malheureusement pour nos aciéries françaises, viendront probablement de l'étranger.

Certaines usines, particulièrement dans la région de Lille, Roubaix, Tourcoing, subissent le sort des industries de la laine, du lin et du coton, qui souffrent d'un ralentissement, dû en majeure partie à la fermeture momentanée, il faut l'espérer, du marché américain, sur lequel nos manufacturiers exportaient beaucoup. On peut évaluer le déchet de la production de certaines usines à 30 % par rapport à l'an dernier. Il en résulte que plusieurs ateliers chôment le lundi, imitant en cela l'industrie textile. Les manufactures travaillant le lin viennent, comme on sait, de réduire leur production d'un sixième.

Il convient de signaler, en terminant, la mise en marche de la station centrale électrique de Jeumont. Cette importante usine, mue par des turbines à vapeur, vendra de la force motrice à différentes usines du bassin de Maubeuge.

Succédant à la mise en marche de la station centrale de Croix, cet événement méritait d'être souligné. Il indique une transformation importante dans le mode de production de la force motrice.

Il est vraisemblable que ces stations centrales électriques, mues les unes par la vapeur, les autres par les chutes d'eau, se développeront encore dans notre beau pays qui possède le charbon dans le Nord, et des forces hydrauliques abondantes dans le Midi. Il y a là une étape intéressante des progrès de l'industrie moderne.

Gazette du Nord

On annonce la mort :

— A LILLE, de M. Pierre Vandame, brusquement décédé, à la suite d'une très courte maladie, le 28 mars, dans sa 25e année, muni des Sacrements.

Le défunt était fils de M. et Mme Emile Vandame, neveu de M. le chanoine Vandame et de M. G. Vandame, député du Nord.

Les funérailles auront lieu mercredi à 11 heures, en l'église Saint-André ; assemblée à la maison mortuaire, 102, rue Royale.

Nous recommandons aux prières l'âme du défunt et offrons à sa famille nos chrétiennes condoléances.

JÉSUS, MARIE, JOSEPH (7 ans et 7 quarant.)

ZOLA AU PANTHÉON

Zola, dans un livre cynique,
Dépeint un être malfaisant,
Parricide, lâche et sadique,
Et nous dit : « C'est le Paysan ! »
Non ! Non ! halte-là !
Bon paysan, tu n'es pas là,
Dans l'œuvre de Monsieur Zola,
Qui blasphème la tâche austère !
Non, non, la brute de La Terre,
Crois-moi,
Bon paysan, ce n'est pas toi !

Zola, dans des pages lubriques,
Nous montre un tas de dévoyés,
De débauchés et d'alcooliques,
Et dit : « Voilà les ouvriers ! »
Non ! Non ! halte-là !
Bon Populo ! tu n'es pas là,
Dans l'œuvre de Monsieur Zola :
Nana, l'Assommoir ou Pot-Bouille !
Non, non ! cette laide fripouille,
Crois-moi,
Brave Ouvrier, ce n'est pas toi !

Zola dans un bouquin énorme,
Au Monde gouailleur présenta
Un pantin froussard et difforme,
En disant : « Voici le Soldat ! »
Non ! Non ! halte-là !
Soldat français, tu n'es pas là !
Puisque le héros de Zola
Devant tous les devoirs renâcle !
Non ! le fuyard de la Débâcle,
Crois-moi,
Soldat français, ce n'est pas toi !

Zola, pour nous servir d'exemple,
Servir d'exemple à nos enfants,
Va reposer dans le saint Temple
Où sont nos Aïeux triomphants !
Debout, les Carnot !
Debout, Lannes, Victor-Hugo,
La Tour d'Auvergne, Hoche et Marceau
Allez dormir aux Invalides
Et laissez, dans vos tombes vides,
Zola,
Entre la Monquette et Nana !

Th. BOTREL.

Faisons nos achats rie que dans les maisons catho liques.

Bureau des annonces de la « Croix du Nord », I. Rue des Sept-Agaches (Grand-Place), Lille.

VOIR PLUS LOIN :

les Dépêches de la Nuit

Le Krach Rochette

La situation nouvelle des Banques Rochette

CE QUE DEVIENNENT LES LIQUIDATEURS DESSAISIS

Paris, 29. — Par suite de l'ordonnance qui transforme la mission précédemment confiée à MM. Grau et Lemarquis, ces deux administrateurs ne sont plus que des sortes de caissiers judiciaires qui devront pendant un mois fournir aux banques de Rochette et aux sociétés filiales, Syndicat minier, Manchons et Buisson Hella, les sommes nécessaires à leur fonctionnement et notamment à l'échéance du 31 courant.

Voici le texte de l'ordonnance rendue à la requête de M. Rochette qui avait assigné devant le tribunal des référés le procureur de la République :

Attendu qu'à la suite de l'arrestation de M. Rochette, administrateur délégué de la Société, et sur les réquisitions de M. le Procureur de la République, nous avons nommé M. Lemarquis, administrateur judiciaire des biens, valeurs, titres et documents appartenant à ladite Société ;

Attendu qu'à la suite de la levée des scellés qui a été faite par M. le juge d'instruction, l'actif de la société a été remis à M. Lemarquis ;

Attendu qu'aujourd'hui, le président du Conseil d'administration, au nom son Conseil, nous demande de rapporter cette ordonnance et de décider que la société qui se trouve « in bonis » aura le droit de pourvoir par ses administrateurs, ses mandataires réguliers, à l'administration de la Société ;

Attendu que les demandeurs ayant, en effet, repris l'administration des biens et affaires de la Société qu'ils représentent, ils sont fondés dans leur demande, que, toutefois, en raison de l'information criminelle actuellement en cours, il y a lieu de maintenir à M. Lemarquis un droit de contrôle et de surveillance sur les opérations sociales ;

Par ces motifs,

Disons que le Conseil d'Administration de la Société reprendra la direction et l'administration de cette dernière ;

Disons toutefois que M. Lemarquis restera séquestre des fonds, titres, valeurs et documents dont il est ou deviendra détenteur à la suite de la levée des scellés ;

Disons que le séquestre mettra à la disposition du Conseil tels sommes, titres et documents reconnus nécessaires pour lui permettre de faire face aux engagements réguliers et de façon à ce que la Société puisse être maintenue « in bonis » ;

Fixons à un mois, à compter de ce jour, la durée de la mission de M. Lemarquis ;

Disons qu'en cas de difficulté il nous en sera référé. »

L'ordonnance rendue en ce qui concerne M. Grau est semblable.

AU MAROC

SUR LA FRONTIÈRE ALGÉRIENNE

Le chef de la harka marocaine somme le colonel Pierron d'évacuer immédiatement Colomb-Béchar.

Alger. — On mande de Colomb-Béchar à l'« Echo d'Oran », qui publie la nouvelle sous réserve, que le lieutenant-colonel Pierron, commandant supérieur du cercle de Béchar, aurait reçu une lettre du marabout sous les ordres duquel se trouve la harka campée à Aïn-Chair, le mettant en demeure d'évacuer Colomb-Béchar.

La lettre ajouterait que la population européenne qui embrasserait la religion musulmane pourrait demeurer à Béchar. Mais si la mise en demeure restait sans effet, nos postes seraient attaqués.

NOUVELLES OPÉRATIONS CONTRE LES MDAKRAS

Le général d'Amade, avec 5.000 hommes, marche contre l'ennemi

Tanger. — Un radiogramme, parvenu de Casablanca, annonce que M. Regnault et les généraux Lyautey et d'Amade sont arrivés à Ber-Réchid.

Le général d'Amade a immédiatement pris le commandement d'une colonne de 5.000 hommes et s'est dirigé vers l'ouest, pour se rendre dans la région des Mdakras.

LE « CASSARD » RAMÈNE LES PRISONNIERS DU CAP JUBY

Le « Cassard » est arrivé à Tanger, ramenant les dix-neuf naufragés du cap Juby, qui ont été transbordés sur le « Descartes » en attendant qu'un vapeur passe pour les rapatrier.

Tous ces braves gens sont en parfaite santé et ne se plaignent nullement de leur captivité. Ils ont été aussi bien traités que possible.

Voir plus loin :

Scènes sanglantes à Roubaix

L'espionnage à Toul

UNE GRAVE AFFAIRE. — UN MANŒUVRE ARRÊTÉ DANS UN FORT. — DÉCOUVERTE DE DOCUMENTS.

Toul, 29. — Le bruit court avec persistance qu'un espion aurait été arrêté aux environs de Toul.

Depuis quelque temps déjà on suspectait un individu qui travaillait comme manœuvre à la redoute de Gondreville de se livrer à l'espionnage. Une surveillance fut organisée qui aboutit ce matin à l'arrestation de l'individu, au moment où il se disposait à déjeuner. Une lutte se serait engagée ; un consommateur ayant prêté main-forte au policier, l'individu put alors être maîtrisé.

Conduit au poste, il aurait été trouvé porteur de clichés photographiques de la redoute de Gondreville, effectués la nuit à l'aide de magnésium ; dans sa ceinture de flanelle on aurait trouvé un petit appareil photographique d'une construction très soignée et, sous sa chemise, une carte topographique parfaitement annotée, avec l'emplacement des futures batteries. Il avait, en outre, un petit revolver.

L'individu arrêté aurait déclaré avoir pratiqué l'espionnage depuis quelque temps déjà, et aurait ajouté que, s'il avait pu, il aurait fait usage de son revolver.

La Mi-Carême chez les mineurs

M. DOMBRAY-SCHMITT A VIMY

Tandis que quantité de gens préparaient leurs masques pour cette après-midi de Mi-Carême, les membres de la section syndicale de Vimy, dans l'arrondissement d'Arras, organisaient une belle manifestation et se préparaient à recevoir M. Dombray-Schmitt, l'actif et dévoué propagandiste des Syndicats indépendants et M. Cotton, président du syndicat.

Des syndiqués, en grand nombre les attendaient à la gare et l'accompagnaient au restaurant Lefebvre où deux fillettes leur souhaitent la bienvenue et leur offrent deux jolis bouquets.

Peu après, le cortège se forme pour se rendre à l'église où doit être béni le fanion de la section. Le groupe nombreux de la Jeunesse Catholique y exécute des chants qui rehaussent l'éclat de cette cérémonie et après l'Evangile, M. le Doyen prononce une allocution de circonstance. La parole de ce vénérable vieillard de 88 ans, rappelant les doctrines de fraternité de l'Evangile, et engageant les ouvriers à se syndiquer, est vraiment touchante.

M. le Doyen qui avait bien voulu présider le banquet, eut encore l'occasion de dire à ces travailleurs qu'ils devaient mettre à la base de leur œuvre d'autres principes que ceux qui étaient en honneur parmi les révolutionnaires et les collectivistes.

A la fin de ce banquet cordial et fraternel, qui eut lieu dans une grande salle de fêtes, on entendit d'autres allocutions et d'autres toasts.

M. Lefebvre, au nom de la section syndicale de Vimy, remercie M. le Doyen, M. et Mme Dombray-Schmitt et tous les membres de l'assemblée.

M. Nully, ancien notaire, boit au rétablissement du secrétaire de la section, malade à qui les camarades ont rendu visite à la sortie de la messe.

M. Cotton, président général, rappelle les progrès accomplis depuis l'an dernier où une réunion fort agitée avait été donnée et engage les travailleurs à serrer les rangs et à se grouper.

C'est ensuite au tour de M. Baudoin qui a le talent de provoquer de chaleureux applaudissements quand il parle du drapeau tricolore et syndical et qu'il flétrit les politiciens qui ont dénaturé le mouvement syndical et les antipatriotes qui plantent le drapeau dans le fumier.

MM. Legrand et Dufresne, de Lens, apportent le salut de leurs sections et font connaître l'appui que la caisse de décès, apporta dernièrement à la veuve d'un syndiqué décédé à qui elle donna 300 fr.

M. Albaret, étudiant en sciences sociales à Lille, remercie les ouvriers indépendants de l'excellente leçon de choses qu'ils lui donnent, et s'élève avec indignation contre l'attitude de M. Basly qui abuse étran-

---

FEUILLETON N° 5

Honneur pour Honneur

par Mario STÉPHANE

— La prière et le dévouement opèrent des miracles, espérez, mon enfant ! lui avait dit en la quittant le ministre de Dieu.

Et en dépit du fâcheux pronostic du docteur, confiante dans le secours divin, elle espérait contre toute espérance.

Vers le soir, le malade ouvrit les yeux et fixa un regard presque lucide sur sa jeune compagne. Mais cette connaissance n'eut que la durée d'un éclair, le délire le prit presque aussitôt ; et pendant de longs jours il demeura, pour ainsi dire, entre la vie et la mort.

La délicate charité du prêtre et la bienveillance du médecin, dont la vaillance d'Yvonne forçait l'admiration, permirent à la jeune femme, malgré sa pauvreté, de conserver près d'elle son cher malade. Cependant ce ne fut qu'au prix des plus grands et des plus cruels sacrifices, que cette consolation de ne pas se séparer lui fut donnée.

Les quelques objets de mobilier qui leur restaient encore, ainsi que les vêtements qui ne leur étaient pas rigoureusement indispensables, étaient allés un à un rejoindre au mont-de-piété, les premières pièces dont ils s'étaient séparés, les souvenirs les plus intimes avaient suivi, non sans déchirements.

Mais si dur qu'avait été le dépouillement, qu'étaient, pour le cœur aimant et dévoué d'Yvonne, les privations personnelles et le sacrifice d'objets chers, dès lors qu'il s'agissait de donner quelques adoucissements aux souffrances de son bien-aimé mari et de ramener en lui la vie qui s'en allait ?... Rien, assurément, car ces sacrifices ne pouvaient entrer en ligne de compte et n'en méritaient même plus le nom.

Afin de pouvoir procurer à son cher malade, qui entrait enfin en convalescence, le consommé fortifiant ordonné par le médecin, Mme Lenorcy venait d'envoyer le petit Gauthier, muni d'une lettre signée d'elle, porter son alliance en gage.

Pierre lui-même avait voulu fabriquer cette alliance, elle était de force à lutter de durée avec la vie la plus longue ; mais qu'importait à la courageuse jeune femme de se séparer aussi du béni souvenir, puisque cela lui permettait de donner un peu de bien-être à son cher mari ?

N'eût-elle pas été incomparablement plus à plaindre, si la mort était venue rompre l'union symbolisée par cet anneau d'or ?...

Aussi, malgré tout, son cœur était-il joyeux aujourd'hui ; car, pour la première fois depuis sa chute, son mari avait pu se lever et essayer ses forces de convalescent, en faisant quelques pas dans la mansarde. Pierre lui-même, malgré leur dénûment si absolu se sentait moins triste en voyant tant d'intime satisfaction sur le visage d'Yvonne.

— Je ne songerais pas à me plaindre si nous ne devions rien, dit-il en réponse au regard de la jeune femme qui l'observait anxieuse. La misère seule ne m'effrayerait pas pour moi, mais n'avoir rien, et ne pas même entrevoir la facilité de se libérer, quel supplice !...

— Mon cher ami, ce n'est ni le jour ni l'heure de parler de cela, interrompit-elle avec autorité. Remercions tout d'abord Dieu de t'avoir conservé à notre affection. Puis fortifie-toi et ensuite allons au plus pressé ; les enfants grandiront, avec le temps je t'affirme que nous arriverons à solder tout ce que nous devons ! Et alors même que nous ne parviendrions pas à nous acquitter, ni légalement, ni consciencieusement, ce qui importe le plus, tu sais bien que nul n'a droit de rien nous réclamer désormais. Alors pourquoi te tourmenter ainsi du temps perdu. Promets-moi donc de ne plus le faire, tu me dois bien cela.

— Oui, ma chère Yvonne, je te dois bien cela et beaucoup plus encore !... Crois bien que, s'il me tarde tant de retrouver des forces et du travail, c'est que j'ai hâte de te rendre un peu de l'affectueux dévouement dont tu m'as entouré.

Et changeant de sujet de conversation il reprit en regardant dehors à travers les carreaux :

— Comme il neige !... Où donc est Gauthier ?... La classe doit être finie, il me semble ; il devrait être de retour.

— Sans doute, il ne tardera pas à rentrer, je suppose. Je lui ai donné une commission à faire en sortant du collège, ne prévoyant pas que le temps serait si mauvais.

Pierre prit en silence la main de sa femme, il la vit veuve de l'alliance qu'il lui avait passée au doigt, et baisant avec tendresse cette main amaigrie, il observa sur un ton d'amical reproche :

— Tu as dû engager jusqu'à ton alliance, pauvre amie, et c'est cette commission sans doute dont tu as chargé le petit garçon pour que je ne puisse soupçonner tout de suite ce nouveau sacrifice. Ne restait-il donc rien autre chose à engager, sans aller jusque-là ?

Elle rougit :

— Rien, répondit-elle, sauf le Christ d'ivoire, sculpté par ton grand-père. Mais ce Christ est pour nous un tel souvenir, que, sachant combien tu y es attaché, je n'osais voulu pour rien au monde en disposer sans ton consentement.

Pierre regarda avec émotion le vieux crucifix.

— J'y tiens, il est vrai, autant qu'on peut tenir à quelque chose en ce monde, fit-il avec chaleur. De plus, j'ai promis à ma mère mourante de ne m'en séparer jamais. Ce Christ a quelque valeur cependant, il serait pour nous une ressource si je n'étais lié par la promesse que j'ai faite, promesse à laquelle la nécessité pourrait bien me contraindre à manquer, achèva-t-il rêveusement.

Yvonne protesta.

— Non, non !... quelques sombres que soient les jours d'épreuve que nous traversons, gardons précieusement l'image de ce divin et fidèle ami, mon cher Pierre. Il a été le témoin de toutes nos joies comme de toutes nos douleurs. Nous n'avons rien à craindre tant qu'il restera le gardien et le protecteur de notre foyer. Puissent nos enfants s'agenouiller toujours à ses pieds comme l'ont fait nos pères, et comme nous le faisons nous-mêmes !... N'est-il pas vrai que, lorsque l'on a le bonheur de croire en Dieu, d'espérer en Lui et de l'aimer, on n'a pas le droit de se dire vraiment malheureux ? fit-elle en levant avec amour sur le vieux Christ, ses yeux fatigués de veilles et de larmes, devenus soudain rayonnants.

Pierre ne répondit rien.

Il n'avait pas, lui, la foi robuste et aimante qui soutenait sa jeune compagne, ses malheurs et la dureté des hommes l'avaient aigri ; et sans la crainte de contrister sa chère Yvonne, il eût facilement laissé déborder l'amertume qui remplissait son âme. Toutefois, il rendait volontiers hommage à la piété qui inspirait, avec tant d'énergie, un si affectueux dévouement à la jeune femme ; et il se disait intérieurement que la confiance en un secours divin et la foi vive en une autre vie, étaient seuls capables de donner la force et la sérénité d'âme, que reflétait, malgré sa fatigue, le pur et doux visage d'Yvonne.

IV

La neige continuait à tomber fine et drue, ses flocons poussés par un vent d'ouest voltigaient en tous sens, poudrant à blanc les piétons et les cochers de fiacres, soulignant en traits immaculés les balcons et les corniches, ouatant d'une couche glacée les trottoirs et la chaussée sur laquelle voitures et tramways se croisaient en traçant de noirs sillons.

Non sans donner quelques regards d'envie aux joyeux écoliers qui bataillaient armés de boules de neige, Gauthier, pressé de s'acquitter de la mission de confiance dont sa mère l'avait chargé, avançait de toute la vitesse de ses jambes nerveuses et fuselées par le froid.

(A suivre.)

CHOCOLAT D'AIGUEBELLE

CACAO D'AIGUEBELLE

Dépôt : 74 bis, rue Nationale, LILLE

Imp. Croix du Nord, 15, r. d'Angleterre, Lille.

Le gérant : Ch. VERIN.